

TU DUCA, TU SIGNORE, TU MAESTRO¹ : L'HISTOIRE COMME FICTION MAÎTRESSE

Isabelle CASTA

Puisque tout doit mourir, commençons par aimer
les morts. ... Ignorer l'histoire, c'est rester à jamais enfant.

MICHELET

Le récit historique, fictif et/ou fidèle, opère toujours sur le temps, dont il propose une reconstitution, parfois orientée, parfois « simplement » documentaire et qui repose sur un pacte de lecture implicite : ne pas quitter, contrairement à sa sœur de lait la littérature, le domaine des *realia* ; on aurait alors tendance à penser que tout commence avec le Maître (« tu maestro »...) Chateaubriand, en 1802 dans *Le Génie du Christianisme* ; ce qui ne signifie nullement que l'histoire se serait absentée jusque là du champ des savoirs et des questionnements : des chroniques de Froissard et de Philippe de Commines au *Siècle de Louis XIV* de Voltaire, notre passé reconfiguré fait bien route avec nous.

Mais cela ne suffit pas.

Encore faut-il qu'il y ait — et c'est loin d'être toujours le cas — un « besoin d'histoire » dans l'univers heuristique des peuples. La France donne l'exemple au XIX^e siècle, en se découvrant une passion pour l'histoire en grande partie insufflée par le Romantisme, comme en témoigne cette formule de Victor Hugo : « L'art feuillette les siècles, feuillette la nature, interroge les chroniques ; ainsi le but de l'art est presque divin : ressusciter s'il fait de l'Histoire, créer s'il fait de la poésie² ». Faut-il y voir une réponse « froide » aux questions laissées béantes (et brûlantes) par les convulsions révolutionnaires, puis par l'aventure impériale ? Lamartine « fabrique » de l'histoire à venir en « galvanisant » le Passé dans ses *Girondins* de 1847, mais il sera

¹ C'est par cette formule que Dante saluait la mémoire de Virgile : Augustin Thierry s'en empara, en l'honneur de Chateaubriand. Qu'on me permette à mon tour de l'adresser à Walter Scott.

² Victor Hugo, Préface de *Cromwell*, 1827.

précisément expulsé de la Révolution qu'il a contribué à faire naître³, comme si chaque secousse rejetait dans le néant ceux-là même qui l'ont porté à incandescence, ainsi que le pressent, dès 1837, Michelet dans sa Préface : « la France a fait la France, et l'élément fatal de race m'y semble secondaire. Elle est fille de sa liberté ».

On assiste, en ces mêmes années, à une floraison de revues et d'Écoles qui attestent de la volonté de se constituer en science reconnue, identifiable et autonome : dans la première partie du siècle, ce sera l'École des Chartes (1821), puis La Société d'histoire de France (1835), puis l'École d'Athènes (1846), rejointes plus tard par le Musée des Antiquités nationales, la Revue historique, l'École de Rome bien sûr, l'Institut d'archéologie du Caire et tant d'autres. Mais c'est parce que la notion d'une science historique autonome a fait son chemin, et qu'il y a une réponse « conservatoire » au besoin d'histoire... une réponse institutionnelle en tout cas.

Or ce qui nous intéresse ici, c'est le moment de bascule entre l'évocation « à chaud » des événements et l'interprétation de ce passé, surtout si la quasi-contemporanéité du vécu et de sa narration devient en tant que tel un paramètre à prendre en compte dans la suite des événements — comme en science l'observateur modifie imperceptiblement l'observé.

Bien sûr, ni Sade, ni Louis-Sébastien Mercier, ni Rétif de la Bretonne⁴ ne se revendiquent historiens — et d'ailleurs ils ne le sont pas ; cependant de vastes pans de leurs œuvres peuvent être lus comme des témoignages « épisés » de situations historiquement connotées — d'une histoire, donc, dont ils sont à la fois acteurs, observateurs, victimes, propagandistes⁵... sous le masque

³ « Soupçonné d'être un homme d'ordre par les uns, de désordre par les autres, Lamartine, une fois de plus, fut un incompris de tous. Regretta-t-il ces *Girondins* qui lui apportèrent tout pour vite lui tout enlever ? On le dit parfois. » (Jean-Pierre Jacques, introduction à *Histoire des Girondins*, Lamartine, Paris, Plon, 1984, p. 26).

⁴ On peut songer aussi aux moins connus Delisles de Sales ou Court de Gébelin.

⁵ C'est singulièrement le cas des *Nuits révolutionnaires* (et de la *Semaine nocturne*, dans lesquelles Rétif se comporte plus en voyeur passif qu'en acteur entreprenant). On se référera à l'étude de Michel Delon, « La fiction immédiate » [la mort de Marat racontée par Rétif et André Chénier], dans J.-C. Bonnet (éd.) : *La mort de Marat*, Paris, Flammarion, 1986.

de la fiction, ils jettent sur leur environnement un éclairage certes « médié », mais lucide et cru, comme *Manon Lescaut* sur le Paris de la Régence ou *Oliver Twist* sur les bas-fonds de Londres. Jules Michelet s'autorise d'ailleurs un curieux rapprochement lorsqu'il raconte, dans une des pages les plus pathétiques et les plus « hantées » de son *Histoire de la Révolution française* la mort de Maximilien Robespierre : « Personne ne se contraignait plus. De Sade sortit de prison le 10 Thermidor ». Pourquoi faire spécifiquement mention de Sade — et très négativement, on s'en doute ? Pour montrer que lorsque la vertu s'éclipse, le vice prend le large ?

Noirceur enchanteresse...

Voilà qui nous permet d'interroger le traitement historico-mythologique que les contemporains survivant à la Terreur réservent aux grandes figures des Conventionnels vaincus⁶. Il y a de l'horreur, il y a de la fascination, mais aussi une insatiable curiosité, pour ces vies en réalités vides et lisses de tout ce qui n'est pas l'Événement formidable — lorsqu'il meurt, Saint-Just n'a pas vingt-sept ans ! Mais la fétichisation de l'abhorré passe par diverses phases : l'exécration ordurière (ô Marie-Antoinette, vous fûtes bien vengée, vous qui ne pouviez vous isoler quelques minutes avec une amie, Campan, Lamballe, Tourzel ou Polignac, sans que le lendemain vingt libelles⁷ fleurissent pour vous peindre

⁶ Henri Rossi m'a signalé un vaudeville aujourd'hui peu connu, *Les Jacobins aux Enfers*, d'Hector Chaussier (An III), où même Pluton épouvanté ne sait quoi faire de Robespierre... plus ou moins rebaptisé « Mortifer », même si son nom existe aussi en toutes lettres. Dès le début, Maximilien est décrit par Caron, le nocher des Enfers : « Cet homme-là peut se vanter / D'avoir bien dépeuplé la terre / On ne saurait lui disputer / Le plus grand talent sanguinaire. / On vit ce tigre dévorant / Poussé par sa rage inhumaine [...] ». Le ton est donné, et pour longtemps, de la « diabolisation » littérale et symbolique des guillotins du 10 et 11 Thermidor !

⁷ Libelles imprimés par les soins de vos propres beaux-frères, Artois et Provence, s'il faut en croire vos biographes (en particulier Stefan Zweig et Victoria Holt). Cependant tout le monde s'y est mis ; citons pour mémoire — et parce qu'ils restent dans le domaine « tout public », quelques vers (im)périssables de Camille Desmoulins : « Claude sur les Français règne, et de Messaline / L'âge accroît tous les jours la fureur utérine. », et de Saint-Just : « Dans ses écarts la Reine forcenée / Foule, mon fils, d'un pied indifférent / Et la Nature, et tout le peuple franc. ».

« *more lesbico* » !), puis la mythification apeurée mais respectueuse (étonnants destins de Charlotte Robespierre ou d'Elizabeth Lebas, gagnant leur pauvre vie en allant de salon en salon raconter les petits côtés⁸ de leurs « monstres sanguinaires ») et enfin réhabilitation progressive et touchante chez Hugo (*Quatre-vingt-Treize*) et bien sûr Michelet. Mais ce n'est plus — du tout — le « présent » des lendemains houleux de Thermidor. Revenons-y.

Dire qu'il s'agit de pamphlets relève de la plus extrême litote : torrent de boue contre bain de sang, calomnies délirantes et faux témoignages grossiers, cette « histoire écrite au (presque) présent » est passionnante parce qu'elle est folle, elle est symptôme d'une pathologie collective compensatoire où l'on sent bien que sous les Lumières de la Raison pointent le muflle du Gévaudan, l'ombre des messes noires, de *Pauliska* et du comte de Saint-Germain. C'est la revanche de notre part obscure (qui n'est pourtant pas l'obscurantisme), des bandes noires et de la Terreur blanche, des enchantements vénéneux et enfantins du sexe et de la mort⁹. Les contemporains survivants de Robespierre et des grands comités de l'An II se percevaient, on s'en doute, comme des morts en sursis — comme des miraculés : leur réaction démesurément haineuse, et les textes fangeux qui en rendent compte, baignent dans cette féerie noire du condamné soudain rendu à la vie, et il n'y a peut-être pas tant d'ironie que cela à baptiser l'hétaïre Thérèse Cabarrus « Notre-Dame-de-Thermidor », car le sacré

⁸ L'historien Jean-Philippe Domecq insiste beaucoup sur ces récits « vécus » ou soigneusement recalibrés au goût idéologique du jour : « Échantillon de l'abondante littérature consacrée aux rendez-vous avec les maîtres du jour. Souvenirs qu'on transforme ou invente à l'usage des jeunes générations. » (*Robespierre, derniers temps*, Seuil, 1984, p. 134). On peut ajouter que le plus surprenant reste le silence obstiné de celle qui, sur cette terre, fut la plus proche de Robespierre, sa compagne Éléonore Duplay ; la seule qui aurait pu — et peut-être dû — parler est la seule à s'être tue, absolument, pendant les trente-huit années où elle attendit sagement de le rejoindre...

⁹ Un des pamphlets écrits par Laurent Lecointre (sinistre délateur et procédurier compulsif) s'intitule *La Queue de Robespierre* : on ne saurait « mieux » dire ! Il est vrai que le titre d'un autre récit du même Lecointre est plus long et moins affriolant : *Robespierre peint par lui-même et condamné par ses propres principes*. Bientôt, Lecointre fait des anciens conventionnels son fonds de commerce inépuisable : *Les Crimes des sept membres des anciens comités de Salut public* (an III) sont un condensé [...] de tous les griefs fantasmagoriques ressassés contre les terroristes.

sacré n'est jamais loin dans ses deux composantes, le « fascinant » et le « tremendous », et le grand décor mythographique « *enfer ou ciel, qu'importe...etc.* » qui sous-tend les représentations historiques encore balbutiantes autorise cette curieuse transverbération. Après tout, Guillaume Vadier avait bien fait courir le bruit qu'une illuminée, Catherine Théot¹⁰, prophétisait l'arrivée d'un nouveau Messie, Robespierre, et personne ne s'en étonnait outre mesure — sauf le principal intéressé, fou de rage, paraît-il !

Fidèle à la « vulgate » du moment, la réaction thermidorienne fourmille donc d'allégories infernales, et l'on notera que le pluriel « antiquiste » « *aux enfers* » est bien plus sollicité que son homologue chrétien « en enfer » : le plus connu des pamphlets vindicateurs reste sans nul doute le *À Maximilien Robespierre aux Enfers*, de Paul-Auguste-Jacques Taschereau de Fargues, écrit dès 1794 et relayant un plus laborieux *Robespierre aux Enfers, pour faire suite au dialogue entre Marat et Robespierre*, anonyme celui-là, dont seule la note introductive est vraiment savoureuse. Qu'on en juge : « Car si le manuscrit nous a été envoyé *gratis* de l'enfer, il a fallu faire imprimer à Paris, et cela coûte beaucoup, par les soins de l'incorruptible Robespierre [...] ». La suite est très convenue : « ...l'homme ou plutôt le monstre qui aurait détruit l'espèce humaine, s'il eut [sic] été encore un an à la tête de la République française¹¹... » et le reste à l'avenant !

La critique moderne parlerait d'isotopie, car la presse thermidorienne rejoint (ou précède ?) ces œuvres de circonstances en crachant elle aussi sur les corps pantelants des maîtres d'hier¹² : on se repaît de détails sanglants, l'œil arraché d'Hanriot, la mâchoire brisée de Robespierre, la pendaison de la mère Duplay ou

¹⁰ « Irrité, aigri par les manœuvres du Comité de sûreté générale où Vadier entreprit de ridiculiser le culte de l'Être suprême, à propos de Catherine Théot, une vieille femme qui se prétendait "la mère de Dieu", Robespierre cessa de venir au Comité vers le milieu de Messidor. » (Albert Soboul, *Histoire de la Révolution française*, t. II, Paris, Gallimard, 1962, p. 123). Ajoutons qu'elle mourut, le plus naturellement du monde, un mois après l'exécution de son « dieu ».

¹¹ *Robespierre aux Enfers*, Les Archives de la révolution française, Paris, Poignée et Volland imprimeurs, an II.

¹² Albert Soboul en cite deux parmi les plus virulents : *Les Jacobins démasqués* et *Les Jacobins hors la loi*.

le décès mystérieux de Lebas¹³... On se souvient que le récit du supplice de Damiens¹⁴ suscitait un semblable voyeurisme mal déguisé en effroi : trouble mélange de vénération peureuse et d'iconoclastie exultante ! Comment pourrait-il en être autrement puisque les premiers « scribes » de l'Incorruptible sont désignés chez les dantonistes survivants, comme le fameux Courtois¹⁵ qui rassembla tous ses papiers ?

Le chaste et l'obscène

L'histoire immédiate ne se peut penser que dans les catégories imaginaires du roman noir, forme imageante la plus « disponible » au sein de l'épistémé en vigueur, c'est-à-dire ici la vengeance et le destin ; c'est en tout cas la thèse défendue par Antoine de Baecque et Jean-Clément Martin dans leurs comptes rendus sur les fictions de la Révolution, publiés dans la revue *Annales* de mars-avril 1994. Pour le premier, « l'écriture de l'Histoire n'est-elle pas elle-même un acte de fiction ? [...] on peut définir la fiction comme la tentation de l'historien [...] celle qui menacerait sans cesse de corrompre son regard¹⁶ ». Pour le second, « leurs champs symboliques¹⁷ éclairent l'histoire : problème de l'identité, du rapport à la loi [...] l'historiographie blanche n'a pu finalement ressusciter le passé et l'idéologie chouanne, ce que le roman réalise¹⁸. »

¹³ « Sérieux, après enquête sur les circonstances, écrira que « Le Bas a été percé de coups dans un bûcher » sans donner aucun détail. » (Albert Ollivier, *Saint-Just et la force des choses*, Paris, Gallimard, 1954, p. 648).

¹⁴ La légende royaliste contre-révolutionnaire soutenait d'ailleurs que Robespierre était le fils caché de Damiens : tel père, tel fils (régicide !). Mais curieusement elle lui prêtait aussi le vif désir de s'unir à ... Madame Royale, la fille de Marie-Antoinette, pour amorcer une nouvelle dynastie. Le pouvoir se dit et se voit comme la passation libidinale d'un « corps » à un autre.

¹⁵ Le titre est « presque » neutre, mais *in cauda venenum* : le dernier terme contient à lui seul toute la connotation négative de la démarche : *Rapport fait au nom de la commission chargée de l'examen des papiers trouvés chez Robespierre et ses complices*, Imprimerie nationale des Lois, an III. On ne saurait être complice que d'un crime...

¹⁶ Antoine de Baecque, compte rendu de *Fictions of the French Revolution*, *Annales*, n°2, mars-avril 1994, p. 451-452.

¹⁷ Comprendre : les romanciers inspirés par les épisodes révolutionnaires.

¹⁸ Jean-Clément Martin, compte rendu de *Le Chouan romanesque*, *op. cit.*, p. 454.

Les topoï du roman gothique sont véhiculés presque à l'identique dans les récits historiques dont s'inspireront nombre d'écrivains romantiques : c'est dire l'importance des présuppositions « axiologiques » qui délimitent les catégories de leur imaginaire ! Entre mille exemples, songeons à Vigny écrivant son *Stello* (1832) : la visite du Docteur Noir chez Robespierre est la « fictionnalisation » — si l'on me pardonne ce néologisme — de l'*Histoire de la Révolution française* de Mignet (1824) et de l'*Histoire de la Révolution et de l'Empire* de Thiers (1823-1827) : aucun de ces deux ouvrages n'étant puissamment robespierriste — même si le Mignet est non seulement assez modéré mais même plutôt réconciliateur, on peut se douter des stéréotypes dysphoriques qui vont en sortir. Frustré, complexé, sanguinaire et sadique, l'Incorruptible rejoint ainsi le Richelieu de *Cinq-Mars* ; on a d'ailleurs souvent l'impression de lire directement Joseph de Maistre et ses *Considérations sur la France* : même Louis-Philippe¹⁹ va s'en mêler, en conseillant à Vigny de rendre « lâche » Robespierre au soir de Thermidor, ce que ses pires ennemis n'ont jamais soutenu auparavant, ni ne soutiendront ensuite, d'ailleurs. Mais qu'importe ! le coup est porté.

Répétons-le encore : toute une génération d'écrivains va puiser à des sources la plupart du temps mortellement hostiles²⁰ aux Conventionnels déchus, et de façon plus générale à la période révolutionnaire. Les configurations imaginaires issues de cette innutrition de souvenirs — vrais ou faux —, de ragots oniriques et de fantasmes purs et simples obéissent à des déterminations sadiennes du lieu clos, de la toute-puissance, du temps suspendu et de la rupture générationnelle. Elle suscitent certainement le dégoût, mais aussi la fascination terrifiée, le désir de transgression, l'illusion ressuscitante : l'horreur de l'histoire alimente le désir d'histoire, dans une sorte d'hélice asymptotique et de modélisation réciproque. Toutes les fictions à naître conserveront peu ou

¹⁹ Entrevue du 11 février 1831. Ce détail est rappelé par François Germain, dans son édition critique de *Stello*, Garnier, 1970, p. 404.

²⁰ On a l'embarras du choix : les *Études historiques* de Chateaubriand, *Considérations sur la Révolution* de Mme de Staël, *Mémoires* de Riouffe, *Mémoires* de Mme Roland, *Mémoires sur les prisons* de 93, *La vie et les crimes de Robespierre* et de ses principaux complices, *L'Agonie de Saint-Lazare sous la tyrannie de Robespierre*, etc.

prou l’empreinte de ces premiers récits, aussi parce qu’ils déclinent l’histoire dans des registres quasi magiques, infiniment plus propres à susciter la curiosité et le rêve qu’une leçon sur les réformes agraires ou un cours sur la vie chère, toutes réalités contextuellement aussi « pressantes » — mais tellement plus arides et moins charmeuses que l’énigme du Temple ou les compagnons de Jésus !!! La tonalité immédiatement « frénétique²¹ » adoptée par les mémorialistes thermidoriens a résisté à toutes les strates postérieures apportées par les Mathiez, les Walter, les Soboul ; lorsque, au hasard d’une célébration quelconque, on programme telle ou telle production hollywoodienne²² sur la « French Revolution », c’est presque toujours la vision « blanche » qui l’emporte, esthétiquement et émotionnellement : la belle aristocrate, tendre et menacée, se détache sur une fresque vociférante de tricoteuses hurlant « à mort ! à la guillotine ! » en agitant le poing. Un célèbre roman de Dickens, *A Tale of two cities*, accrédite lui aussi ce modèle de fiction, rejoint par les biographies tire-larmes²³ de Marie-Antoinette, la « reine martyre », par Balzac, Barbey d’Aurevilly, Villiers de l’Isle-Adam et *grosso modo* toute la production de Dumas entre *Le Collier de la Reine*, *Ange Pitou* et *La Comtesse de Charny*²⁴. Ce qui est plus trou-

²¹ C’est la thèse d’Alice Gérard : « Bouc émissaire universel, l’Incorruptible apparaît comme “le génie du mal” [...]. Thermidoriens et réacteurs collaborent ainsi à la légende noire du monstre “Robespierre” (transcription chère aux royalistes, destinée à souligner une prétendue parenté avec le régicide Robert Damiens. » (*La Révolution française, mythes et interprétations*, Paris, Flammarion, 1970, p. 27).

²² Dans un lointain *Le Masque et la plume*, le critique Jean-Louis Bory confiait son enchantement devant ces films où l’on apostrophe Robespierre par un sonore : « Hello, Max ! ».

²³ Revanche méritée après tant d’avanies, comme le souligne encore Antoine de Baecque : « J. Revel s’attachant au “mode de la persuasion” déployé par les brochures pornographiques, pourtant littéralement incroyables, attaquant la reine. », *Annales*, mars avril 1994, p. 452.

²⁴ Cette comtesse, née Andrée de Tavernay, meurt précisément dans les bras de Gilbert, ennemi devenu ami, lynchée par la foule en furie parce qu’elle crie « Vive la Reine » pendant les massacres de septembre. Cet épisode a été certainement inspiré à Dumas par l’attitude de Mme de Maillé qui, un jour d’émeute, alla rejoindre la Reine au péril de sa vie, s’il faut en croire Lamartine : « Laissez-moi aller, s’écriait-elle, là où l’amitié et le devoir m’appellent. Les femmes n’ont-elles pas aussi leur honneur ! C’est leur cœur ! Le mien est à la Reine ! Votre patriotisme est de la haïr, le mien est de mourir à ses pieds ! » (*Histoire des Girondins*, p. 591)

blant, c'est qu'aujourd'hui encore historiens et essayistes ne reculent pas devant le pathétique pour « dire » le fait révolutionnaire : *L'ombre de Robespierre*²⁵ (Pierre Gascar, 1979) ou *Le jour où finit la Terreur* (Louis Saurel, 1962) ne sont pas des titres neutres ; ils sont nés des pamphlets de Lecointre et de Chaussier, ils contiennent (et qui s'en plaindrait ?) à traiter mythiquement un moment mythique. Le comble en la matière est certainement atteint par Jean-Philippe Domecq qui, dans *Robespierre, derniers temps*, finit par « halluciner » une rencontre entre l'Incorruptible et lui : « Ses yeux, je les ai vus en rêve — il fallait que cela m'arrive [...] Deux fois ce rêve est revenu. Robespierre est en face de moi, les mains posées sur la table. Il doit y avoir une lampe mais le visage s'éclaire de lui-même tant il est pâle²⁶. »

Soulignons que les premiers « historiens » de la Terreur sont précisément ceux qui lui en veulent le plus : la presse contre-révolutionnaire²⁷ (celle-là est dans son rôle, on peut la comprendre), et les Thermidoriens eux-mêmes, à la fois amis d'hier et furieux accusateurs du jour, d'abord puisqu'ils vengent les leurs (girondins, dantonistes, hébertistes, la liste est longue...) et surtout parce qu'ils savent fort bien qu'entre eux et les vaincus de juillet la différence est infime, et la frontière imperceptible : un mot de moins — et ils les rejoignent ! alors ils mettent les bouchées doubles, pitoyables charognards²⁸, en caviardant les lettres « trouvées » chez Robespierre, et cela donne : « Tu es encore, tigre imprégné du plus pur sang de la France, bourreau de ton pays, furie sortie du tombeau d'un misérable régicide²⁹... »

L'acharnement à trouver de l'obscène là où il n'y eut... rien³⁰... n'est pas nouveau : la reine Anne d'Autriche, mère de

²⁵ Ce titre est d'ailleurs trompeur : il s'agit du remplaçant de Tallien, Julien, envoyé à Bordeaux pour traquer les Girondins. Rien à voir avec une quelconque apparition spectrale...

²⁶ Jean-Philippe Domecq, *op. cit.*, p. 131.

²⁷ Particulièrement nourrie par les célèbres bulletins du réseau Drake-d'Antraigues, rédigés en grande partie à Venise, ou par les *Actes des Apôtres*.

²⁸ Quitte à s'en repentir terriblement, et à expier de vingt-quatre ans d'exil (Billaud-Varenne) le jour où fut abandonné Robespierre...

²⁹ Lettre anonyme « trouvée » par Courtois, et citée par Jean-Philippe Domecq, *op. cit.*, p. 72.

³⁰ Saint-Just écrivit cependant un conte érotique, *Organt*, dont Albert Ollivier évoque les aspects litigieux et les possibles interprétations ; les Thermidoriens s'en emparèrent

Louis XIV, s'était trouvée flétrie dans d'innombrables pamphlets ; mais ici on assiste au croisement de plusieurs légendes : le sacré d'adoration y rencontre le sacré de transgression, et le meurtre abominable de la princesse de Lamballe donne la mesure de cette tragique « carnavalisation » (au sens bakhtinien) qui traverse alors la société révolutionnaire ; on ne se contente pas de tuer, on viole et lacère le cadavre, dont la tête et le sexe seront montrés à la Reine dans une exhibition terrible — la princesse passant pour la « tribade » de Marie-Antoinette. La légende noire parle même de cannibalisme. Mais écoutons Lamartine : « D'autres dépouillent le cadavre de ses vêtements, le profanent et le mutilent [...] portent la tête de la princesse de Lamballe dans un cabaret voisin [...] et forcent les assistants à boire avec eux à la mort³¹ ». L'horreur baroque du détail singulier souligne encore plus l'impétuosité générale de la fresque, pour atteindre, avec la journée du 9 Thermidor telle qu'elle est « historisée », l'ampleur sombre d'une seconde Passion — en particulier après le suicide raté de Robespierre : « Alors, Sa Majesté a perdu la parole ? [...] Retirez-vous, que ces messieurs voient leur roi dormir sur une table, tout comme un homme [...] Vas-tu écrire à ton Être suprême³² ? »

Dérision et pittoresque. Souffrance. Renaissance ? « Tu duca, tu signore... »

Que ce soit Burke, Fichte, Mallet du Pan ou Joseph de Maistre, tous se sentent à la fois investis et dépassés par le séisme qui a secoué la France puis l'Europe : mémorialistes, juges, chroniqueurs, ils ne savent pas bien encore quelle est leur place, et quel poids auront leurs écrits dans le besoin de compréhension

pour construire un Saint-Just sadique et libertin, faisant tuer toutes les femmes qui se refusaient à lui — en particulier Mlle de Saint-Amaranthe : « Le cruel et féroce Saint-Just avait fait arrêter la Saint-Amaranthe pour ressentiment de n'avoir pu jouir d'elle, et crainte ou soupçon qu'un autre en cet instant ne lui eût été préféré. » (*Mémoires de Sénar*, cité par Albert Ollivier, *Saint-Just et la force des choses*, op. cit., p. 505). Dans la même veine, Robespierre est accusé d'avoir laissé mourir Camille Desmoulins pour s'emparer de sa femme : « [...] Qu'à l'amant préféré, Camille, son rival, / Je crains, dis-je, à présent que Lucile est sa femme, / Qu'il ne lui tende un jour un piège horrible, infâme. » (P. Duzéac, *Camille Desmoulins*, 1894, acte II, scène 1).

³¹ Lamartine, *op. cit.*, p. 708.

³² Jean-Philippe Domecq, *op. cit.*, pp. 269-270.

quel poids auront leurs écrits dans le besoin de compréhension et d'éclairement qui taraude les contemporains. Déjà on passe à l'Empire, déjà tout disparaît, parce qu'il n'y a pas d'écriture historique innocente de la Révolution. Mais surgit alors Buonarroti, qui dans sa *Conspiration de Babeuf* (1829) relance encore une fois les dés : « Pour ceux qui, comme le dit Stendhal de l'un ses personnages, « ont l'âme trop ardente pour se contenter du réel de la vie », la postérité, le fleuve immortel de l'Histoire sont toujours, en définitive, plus fraternels que la vie³³. »

³³ Max Gallo, *Maximilien Robespierre, l'histoire d'une solitude*, Librairie académique Perrin, 1968, p. 320.